ATTESTATION DE PUBLICATION
Akofena HS°19, Vol.2 | Soumission : 17-07-2026 | Évaluation : 12-09-2026 | Publication : 15-11-2026

LA DYNAMIQUE LANGAGIÈRE DE LA RÉVOLTE DANS *TROP DE SOLEIL TUE L'AMOUR* DE MONGO BETI

Edwige NTSAMA
FALSH, Université de Yaoundé I
ORCID iD: 0009-0007-8904-565X
ntsamaedwige@yahoo.fr

Résumé : Notre sujet de réflexion est axé sur la relation existentielle entre les concepts d'écriture et l'expression de la révolte dans *Trop de soleil tue l'amour* de Mongo Beti. Il s'agit ici d'analyser la concordance entre la fiction et la réalité en nous posant la question de savoir ce qui, sur le plan littéraire, caractérise son discours. D'où son analyse par la sociolinguistique de A. Valdman dans le but de démontrer que la manipulation langagière n'est qu'une conséquence logique de la pensée idéologique de l'auteur qui se manifeste par le refus de la continuité d'une politique de domination et de soumission. Par ailleurs, l'écriture de la dérision vient parachever l'expression de la révolte au travers de la caricature et du grotesque qui servent de supports au discours satirique, en même temps qu'ils participent à sa production comique. Ces deux expressions deviennent de ce fait des armes linguistiques qu'emploie Mongo Beti pour décrier l'étrangeté des évènements et des comportements des citoyens dans son œuvre.

Mots-clés : discours, sociolinguistique, révolte, dérision.

THE LINGUISTIC DYNAMICS OF REVOLT IN MONGO BETI'S *TOO MUCH SUN KILLS LOVE*

Abstract : Our analysis focuses on the existential relationship between the concepts of writing and the expression of revolt in Mongo Beti's *Too Much Sun Kills Love*. The aim here is to examine the alignment between fiction and reality by considering the literary characteristics of the author's discourse. A sociolinguistic analysis, drawing on the work of A. Valdman demonstrate that this linguistic manipulation is a logical consequence of the author's ideology, manifesting as a rejection of the on-going politics of domination and submission. Furthermore, a style of derision, employing caricature and the grotesque, completes this expression of revolt; these elements underpin the satirical discourse while simultaneously generating comic effect. Consequently, these stylistic devices become linguistic weapons used by Mongo Beti to denounce the bizarre nature of the events and the citizens' behaviors depicted in the novel.

Keywords : discourse, sociolinguistic, revolt, derision,

Introduction

Le sujet de notre étude axe sa réflexion sur le rapport à établir ou la relation existante entre les concepts d'écriture et l'idéologie de la révolte dans *Trop de soleil tue l'amour*. Notre analyse se base sur le principe de l'analogie qui est une théorie de la comparaison indiquée dans l'exploration de l'écart existant entre ce qui est écrit et ce qui est vécu ou décrit comme réel. Elle s'intéresse au rapport à établir ou la relation existante

entre les concepts d'écriture et l'idéologie de l'auteur. La méthode adoptée pour ce faire se focalisera, comme le dit Roland Barthes et al. (1982), sur l'étude d'une similitude entre la littérature et la réalité. Ce qui nous amène à considérer que l'œuvre littéraire émane d'une imagination qui s'appuie ou s'inspire du milieu de son auteur dont elle reflète le mode de vie, la vision du monde, la vision de pensée et l'identité. La question que nous nous posons est celle de savoir : qu'est-ce qui sur le point de vue littéraire et linguistique permet de qualifier, de classer et d'attribuer une dénomination au discours littéraire d'un auteur ? En d'autres termes, l'appréhension des valeurs idéologiques d'un auteur dépend-elle nécessairement des procédés linguistiques qui caractérisent ses propos ? Si tant est que dans notre texte d'analyse, l'auteur déconstruit le langage pour en faire une arme subversive dans la dénonciation des dysfonctionnements de l'univers décrit. Pour y répondre, nous avons choisi *Trop de soleil tue l'amour* (*TSTA*) qui décrit la manière de penser et d'écrire de l'écrivain camerounais Mongo Beti, marquée par une grande latitude et franchise dans l'usage de la langue française et une mise en scène permanente du brassage linguistique et culturel propre au cadre spatial dans lequel se déroulent les actions de ce roman. Il sera question en convoquant essentiellement les éléments de l'analyse du discours et de la sociolinguistique (A. Valdman, 1979 ; P. Dumont, 2001), d'essayer de démontrer que la dynamique linguistique traduit la pensée idéologique dans le discours romanesque de Mongo Beti à travers son roman *TSTA*. Pour ce faire, nous nous inspirerons de la nature des expressions langagières, notamment celle de la révolte, pour aboutir à sa forme d'écriture, en passant par le contexte de dénonciation des dysfonctionnements socio-politico-culturels pour décrire la dynamique langagière dans cette œuvre.

1. Le refus comme expression de la révolte dans *TSTA*

Trop de soleil tue l'amour, roman de Mongo Beti, paru en France en 1999 aux Éditions Julliard, met en scène une galerie de personnages tous plus pittoresques les uns que les autres et qui adoptent des stratégies de survie dans un univers où la bienveillance de son alter ego n'est point de mise. Cette œuvre qui présente un texte aux multiples intrigues, s'ouvre sur une histoire de vol d'une collection de CD de jazz du journaliste Zam, l'un des personnages principaux, suivie d'une série noire constituée de meurtres, d'assassinats, de disparitions mystérieuses, de décès brusques, etc., traduit le mal-être de son auteur Mongo Beti qui en fait un prétexte pour dénuder les dysfonctionnements des systèmes étatiques dans les républiques africaines francophones. Ce mal-être se manifeste par le refus de la continuité d'une politique de domination et de soumission, laquelle contestation s'exprime par des déviances qui ont pour nom la violation des droits des citoyens par des coups d'intimidations à répétition et des arrestations arbitraires.

ISSN-L 2706-6312/ E-ISSN 2708-0633 CC BY 4.0

1.1. Des coups d'intimidations à répétition

Zam, dans sa dénonciation sur la spoliation foncière subie par les communautés villageoises, est victime des coups d'intimidations à répétition. Comme premier avertissement, il se voit dépouiller de sa passion : le coup de vol de sa collection de CD de jazz qui est un signe précurseur de son adversité avec l'État. Il perd son sang-froid ! Il ne parvient plus à se maîtriser et surtout il ressent une certaine gêne psychologique qu'il ne parvient pas à expliquer et se révolte en lui-même que ce soit pour si peu qu'il se sent si déséquilibré : « C'est vrai ça ! On ne pète pas les plombs parce que des petits voleurs de poules vous ont soulagé d'une centaine de CD de jazz. Bon sang, c'est pourtant ce qui m'arrive. » (*TSTA*, p. 8) Zam est lui-même surpris qu'il soit autant ébranlé par un coup de vol qu'il qualifie de banal. Il ne parvient pas à expliquer ce déséquilibre psychologique qui s'empare subitement de lui. Zam comprend de ce fait qu'il évoluera désormais dans un monde qui lui présentera d'autres réalités auxquelles il devrait s'arrimer et accepter. Il vient de perdre, par ce coup de vol, ce qu'il avait de plus cher : sa jeunesse !

Le coup de vol n'est pas seulement pour lui une perte d'équilibre, de responsabilité ou de sérieux, mais surtout, il vient effacer ou mieux tuer une partie de sa vie et partant une certaine sérénité, un certain fonctionnement du système socio-psychologique de son univers : « C'est tout cela, c'est en somme ma jeunesse que je viens de perdre, d'un seul coup, en un seul jour. Je suis dépossédé de ma jeunesse, à mon âge ! Étonnez-vous que je pète les plombs. » (*TSTA*, p. 9). Zam, au travers de son cambriolage, de l'état de désarroi et de choc dans lequel il se sent subitement plongé, exprime l'amertume, le désespoir et beaucoup plus la peur qui l'habite désormais, ainsi que ses concitoyens face au nouveau fonctionnement, ou mieux à la nouvelle gestion des hommes ou des citoyens par l'État. Ce d'autant plus que la cité capitale vit sous le prisme de la peur et des intimidations, où personne n'ose plus décrier quoique ce soit qui puisse paraître anormal ou inacceptable :

> « Mais chez nous, tu parles ! Les escadrons de la mort sévissent impunément de notoriété publique ; un grand savant, futur prix Nobel peut-être, est assassiné, presque dans l'indifférence, après bien d'autres victimes, y compris de paisibles ecclésiastiques étrangers. Alors une centaine de CD de jazz. » (*TSTA*, p. 9)

> « Je vais tâcher d'y mettre un peu d'humour ici dans la sauce quotidienne, comment feras-tu pour survivre, mon petit père ? Oui comment vais-je lui tourner la chose ? Voyons voir. » (*TSTA*, p. 9)

Zam décrit ainsi l'intimidation et la peur qui font désormais partie du quotidien des habitants de cette cité. Ces derniers semblent se résigner et se conformer à cette situation. Le personnage Zam écrivait ainsi à un ami lointain, pour tenter de compenser une frustration réelle, mais aussi pour dissimuler l'angoisse qui le taraudait, tout comme bon nombre des habitants de la ville depuis quelques semaines. Il n'y a plus aucun doute, les populations vivent dans une torture psychologique qui les plonge et leur impose un mutisme, lequel ne peut s'expliquer que par le nombre de déviances qui se multiplient davantage. À la technique du cambriolage, s'ajoute celle du camouflage. Zam en est encore

la principale victime. Son appartement a été détruit et a fait l'objet de quelques casses, un cadavre a été retrouvé à l'intérieur. Celui qui le lui annonce joue également de son état psychologique pour le torturer davantage :

> « On a trouvé un cadavre dans votre appartement. Après une brève seconde de silence, comme s'il avait hésité, l'inconnu ajouta, avec une sorte d'humour narquois : Notez qu'il n'y a quand même pas le feu, n'allez donc là-bas qu'entourer de vos amis. » (*TSTA*, p. 24).

L'intimidation se fait de plus en plus violente : Zamakwé, journaliste, se savait en première ligne depuis qu'il avait commencé à dénoncer les spoliations foncières subies par les communautés villageoises au bénéfice des grands du régime ou des firmes étrangères d'exploitations forestières que le gouvernement protégeait moyennant rétribution. Voilà ce qui explique sa révolte et son refus de résignation face à cette situation qui, pour lui, plonge davantage le pays sous le joug de l'exploitation et de la domination. Cela ravive la problématique des droits de l'Homme, et plus précisément celle de ceux qui s'opposent ou dénoncent certaines exactions de l'État, en particulier les journalistes :

> « Un cadavre dans l'appartement d'un journaliste, et quel journaliste ? Le plus militant, le plus redouté des gens en place… Les escadrons de la mort ont encore frappé, pardi ! déclarait-il péremptoirement. Après l'Évêque, après les deux religieuses… » (*TSTA*, p. 29).

Toutes les expressions que déploie le romancier traduisent à souhait les misères de ceux qui osent se révolter contre la politique de domination pratiquée ou qui s'opposent aux pratiques du système mis en place. Cela incite le système politique en place à multiplier davantage les techniques de dissuasion, de menace et de pression sur les populations telles que les arrestations arbitraires, pour mieux asseoir son autorité.

Revue Scientifique des Sciences du Langage, Lettres, Langues & Communication

1.2. Les arrestations arbitraires

La politique de l'arbitraire est le propre du régime politique que conteste Mongo Beti dans *TSTA*. Zam s'en fait, une fois de plus, les frais :

> « Tombé du jour au lendemain par le plus pur des hasards à la merci d'un halluciné qui prétend que je suis son père, j'aurais pu souffler après la découverte du pot aux roses, m'estimer quitte enfin, tourner la page, me coucher et dormir en paix. N'était-ce pas le dénouement ? Ah, dormir… Mais non. Il faut repartir, comme Sisyphe arc-bouté à son rocher, gagner Elig-Amougou. Que puis-je faire d'autre que me plier à la lubie du forcené ? C'est comme la mort dans notre mythologie traditionnelle… » (*TSTA*, p. 238).

Un prétendu commissaire se dit être son fils ! lui relate toutes les menaces qu'il a subies depuis son cambriolage jusqu'à l'enlèvement. Zam comprend qu'il est depuis fort longtemps la cible de ce système auquel il s'oppose ! Lequel système ne lui accorde

ISSN-L 2706-6312/ E-ISSN 2708-0633 CC BY 4.0

aucune présomption d'innocence. Il est la cible à abattre, il faut le combattre, l'intimider, le faire taire pour mener à bien ses activités. Il n'a aucun droit de parole dans cette dictature. La liberté d'expression est foulée aux pieds. Le bourreau de Zam, par ses techniques de torture, le prouve à suffisance :

> « Une main anonyme vint libérer sa bouche, mais ses bras et ses épaules étaient toujours soumis à une torsion qui ne lui inspirait en définitive qu'un optimisme modéré. » (*TSTA*, p. 230).

> « Zam cherchait à comprendre, se tortillait dans ses liens, tendait le cou, tentait de scruter dans la boule lumineuse plus éclatante que le feu du soleil sous laquelle, il se sentait comme terrassé et asphyxié. » (*TSTA*, p. 230)

Les tenants du pouvoir font des citoyens ce qu'ils veulent ! La population est à leur merci ! Comment peut-on s'exprimer dans ces conditions ? Le pouvoir politique auquel Zam s'est attaqué est foncièrement liberticide et ne lésine sur aucun moyen pour réduire au silence quiconque s'opposerait à son idéologie ou à ses pratiques. Toute personne qui ose s'opposer ou paraît susceptible d'être une entrave s'en fait les frais ! Le bourreau de Zamakwé le confirme d'ailleurs, parlant des différents meurtres, assassinats et enlèvements qui sévissent dans le pays : « Je te parlerai d'Élisabeth, ta Bebète, ce jour-là, et en connaissance de cause, je te promets. Et, en prime, tu connaîtras l'énigme de Mzilikazi. Quel scoop, hein ? Il paraît que ce soi-disant mystère vous turlupine, tes amis et toi… » (*TSTA*, p. 236).

Par ailleurs, les journalistes qui ont toujours l'audace d'évoquer les problèmes cruciaux dans l'organisation et le fonctionnement d'un système socio-politique sont les cibles les plus visées. Le régime politique dans *TSTA* est celui qui a horreur de la contradiction, du dévoilement, de la dénonciation. Lui seul jouit d'un droit de regard absolu, impose les idées, les pensées, uniformise la gestion des hommes et des biens. Il crée, invente et mène à sa guise les dysfonctionnements de tout genre qui sont décriés dans cette œuvre.

Akofena
Revue Scientifique des Sciences du Langage, Lettres, Langues & Communication

2. Les dysfonctionnements socio-politiques, économiques et moraux comme expression de la révolte dans *TSTA*

Par dysfonctionnement social, il faut entendre : « Toute perturbation affectant le fonctionnement d'une organisation, qui trouve tout ou partie de ses origines dans une modification du comportement d'un ou des dirigeants d'un système. » (B. Martory, pp. 201-203). Les dysfonctionnements permettent ainsi de découvrir la qualité et la nature de l'image de l'État ou de l'univers dans lequel l'on évolue, les différentes failles du système et, dans la mesure du possible, de les dénoncer aux fins de changer une situation anormale. Ces incongruités sociales se traduisent dans *TSTA* par la violation des droits et libertés des citoyens ainsi que la mainmise sur les deniers publics.

2.1. La violation des droits et libertés des citoyens

Défendue par Eddie, l'un des personnages du roman et avocat de fortune de Zam, la liberté à la parole ou le droit d'expression reste encore une utopie dans *TSTA*. Elle cible particulièrement la corporation des journalistes dont Zamakwé fait partie. Personne n'a le droit de s'exprimer sur quoi que ce soit dans cet univers, encore plus Zam qui se savait en première ligne depuis qu'il s'est dressé contre le pouvoir en place, lequel ne supporte et ne tolère aucune réplique ou opposition des instructions données ou du fonctionnement qu'il impose aux citoyens.

> « Certes, Zamakwé se savait en première ligne depuis qu'il avait commencé à dénoncer les spoliations foncières subies par des communautés villageoises au bénéfice de grands du régime ou de firmes étrangères d'exploitations forestières que le gouvernement protégeait moyennant rétribution. On avait pris un malin plaisir à lui rappeler cette position très exposée, surtout au cours de cette soirée où l'on fêtait bruyamment le retour d'exil de Patrice Azombo – sans doute le dix millième enfant prodigue revenant au bercail depuis quatre ans – et où tout semble avoir basculé. » (*TSTA*, pp. 24-25).

Cet exemple démontre à suffisance que les droits et libertés des citoyens, surtout ceux de la « libre expression » sont bafoués. Le citoyen n'a aucun droit à la parole, aucune liberté d'expression ; le régime en place, dans cet univers qui sert de cadre au déploiement des évènements, le refuse, ne le permet pas ou ne l'autorise pas tout simplement. Les journalistes, corporation très redoutée par le système politique en place, s'en fait d'ailleurs les frais :

> « Un cadavre dans l'appartement d'un journaliste, et quel journaliste ? le plus militant le plus redouté des gens en place… les escadrons de la mort ont encore frappé, pardi ! déclarait-il péremptoirement. Après l'Évêque, après les deux religieuses… » (*TSTA*, p. 29).

Cette stratégie de camouflage et d'intimidation étale clairement la problématique de la liberté d'expression, des droits des citoyens et, plus précisément, celle des journalistes. Les termes employés par « PTC », journaliste et fondateur du journal *Aujourd'hui la démocratie*, employeur et patron de Zam, en disent long sur les misères et les déboires que connaissent et vivent les journalistes dans l'univers du roman où le mot « démocratie » n'est qu'un luxe et un leurre pour ceux qui y croient. Les expressions : « quel journaliste ? », « le plus militant », « le plus redouté des gens en place », etc. mettent à nu les abus du prétendu régime en place qui est plutôt le bourreau des citoyens. La liberté d'expression est bafouée, sinon inexistante. Le système politique en place ne lésine pas sur les moyens pour faire taire les journalistes qui vont à l'encontre de leurs idéologies, incite les citoyens à la révolte et crée de l'agitation. Dans ce corps de métier où les journalistes critiquent les versions officielles édulcorées et se situent aux antipodes des réalités politiques, le régime en place se sent dans l'obligation de sévir. Cette violation des droits et

Akofena
Revue Scientifique des Sciences du Langage, Lettres, Langues & Communication

ISSN-L 2706-6312/ E-ISSN 2708-0633 CC BY 4.0

libertés des citoyens décrit les rapports de force qui ont toujours existé entre les médias et le pouvoir politique. D'où la torture des journalistes qui doivent apprendre et surtout retenir, à leurs dépens, qu'il existe des sujets tabous qui restent la propriété de la classe dirigeante. La liberté d'expression est mal perçue par le régime en place. Celui-ci a horreur de la contestation, de la contradiction sur des déclarations révélatrices ainsi que des dénonciations qui lui empêcheront d'avoir le contrôle absolu sur la gestion des hommes et de leurs pensées. Celles-ci doivent absolument s'apparenter aux siennes, pour lui permettre de s'accaparer et de piller les richesses de l'État sans craindre d'être inquiétée.

2.2. Main basse sur les richesses de l'État

Zamakwé, personnage principal dans *TSTA*, se voit inculper par le régime en place pour s'être donné pour mission de dénoncer la mauvaise gestion des affaires politiques du pays, notamment l'exploitation abusive des ressources dont regorge l'Afrique. Cet étalage de pillage des richesses du pays se lit dans *TSTA* à travers le personnage d'Ebenezer ou "l'homme à la saharienne de bonne coupe". Il est en quelque sorte la courroie de transmission de l'exploitation abusive des richesses du pays, aussi bien sur le plan politique, économique qu'humain :

> « À chacun, l'homme à la saharienne de bonne coupe débitait ce même roman à la fois insipide et invraisemblable : son ami toubab arrivait tout droit de là-bas, ayant reçu de ceux d'au-delà des mers la mission de venir discrètement rassurer les dirigeants de la république dans un contexte africain bouleversé par de récents évènements de nature à jeter le doute dans les esprits… » (*TSTA*, p. 203)

De prime abord, Ebenezer ou "l'homme à la saharienne de bonne coupe", se donne pour mission de corrompre les esprits, pour mieux les manipuler, s'accaparer de la gestion des ressources économiques et d'avoir une mainmise totale sur ce pan des deniers publics, sans risque d'être butté à une quelconque opposition :

> « […] L'homme à l'éternelle saharienne de bonne coupe était en cheville avec des trafiquants européens peut-être même avec la mafia, pour le compte desquels il importait et stockait clandestinement quelque part sur le territoire national de la dioxine, un déchet chimique redouté comme la peste et indésirable dans les pays riches. En échange, Haroun Al Rashid, comme on appelait l'homme à la saharienne de bonne coupe dans les cercles diplomatiques, où il ne passait pas précisément pour un philanthrope, espèce au demeurant rarissime dans nos contrées, palpait quelques milliards en espèces sonnantes et trébuchantes. » (*TSTA*, p. 214)

Cet exemple montre que le personnage Ebenezer se taille la part du lion en faisant main basse sur la vie politique du pays via ses relations avec la diplomatie, sa position de conseiller, théoriquement le plus influent auprès du Chef de l'État. Ce qui fait de lui un personnage intouchable de quel que côté qu'on l'abordât dans cette République. Il a donc la mainmise sur la vie politique du pays dont il s'évertue à pervertir les consciences et les psychologies des citoyens ainsi que sur la vie économique dont il fait main basse sur les

rentrées financières. Ebenezer pille le pays dans ses consciences, son idéologie et son économie pour son compte personnel. Il voudrait de ce fait assurer ses arrières en cas de naufrage. À travers lui, le roman rend compte d'une vision sociologique d'une Afrique malade de ses enfants et de ses institutions. L'autocratie dans laquelle est plongé le pays opère une razzia sur le patrimoine et orchestre de la sorte une gabegie dirigée par les mains de maître de personnes sans foi, ni loi, vouées tout simplement à leurs intérêts personnels, pervers et égoïstes. Cette situation décrit la grossièreté du fonctionnement du système politique en place et l'état dérisoire dans lequel se retrouve le pays.

3. L'écriture de dérision

L'écriture de dérision dont nous parlerons ici est celle qui s'apparente au comique et où domine l'intention satirique et morale. Cette analyse du comique s'articulera autour de la caricature et du grotesque.

3.1. La caricature

La caricature est définie par Jules Barbey d'Aurevilly comme : « l'outrance d'une vérité, d'une vérité déformée et outragée, mais cependant visible encore. » (J.B. d'Aurevilly, p. 31). C'est une jubilation de l'excès, qui cherche à provoquer une réaction émotionnelle à travers une transgression. La caricature se comprendrait comme une déformation outrée de certains traits ou caractéristiques ou encore comme une représentation qui par la déformation, l'exagération des détails, tend à ridiculiser le modèle. (*Dictionnaire du littéraire*, p. 69). La caricature sert généralement de support au discours satirique et participe du discours comique. Elle est employée ou utilisée par l'auteur de notre corpus d'analyse comme une arme dirigée contre le système politique en place, pour décrier le portrait-charge et la satire de mœurs des hommes politiques :

> « Ici se montra sous son jour le plus éclatant le vrai mal, le seul mal de notre société, si l'on excepte l'obstination de nos intellectuels à singer les mœurs vulgaires des dirigeants de la dictature au lieu de montrer au peuple l'exemple d'une existence noble et productive. » (*TSTA*, p. 66)

> « C'étaient tous des hommes de l'opposition, aucun membre du parti du dictateur n'ayant daigné répondre aux invitations que le journal avait lancées. Rien de plus manichéen que la classe politique ici ; C'est tout à fait comme les torchons et les serviettes, ça ne se mélange pas. » (*TSTA*, p. 66)

Ces exemples critiquent, exposent au grand jour et, de manière acerbe, par le biais de l'auteur, les mœurs vulgaires des dirigeants du système, maîtres de la dictature qui, au lieu de servir d'exemples de noblesse et de productivité, s'exhibent des singeries de collégiens venus exécuter un pensum dans une salle déserte. Il n'y a aucune conviction d'engagement ni de détermination chez les hommes de l'opposition. Ils semblent plutôt craintifs de la classe dirigeante qui ne connait que le langage de la force et de la torture :

Akofena Revue Scientifique des Sciences du Langage, Lettres, Langues & Communication

ISSN-L 2706-6312/ E-ISSN 2708-0633 CC BY 4.0

> « Les gens du parti du dictateur ne connaissent qu'un langage, les coups – coups de matraque distribués toujours généreusement, à tort et à travers bien sûr, coups de fusil ou de pistolets tirés de préférence à bout portant ou dans le tas, coups de Jarnac divers, spécialité coutumière aux groupes humains que le courage n'étouffe pas. » (*TSTA*, p. 67)

Mongo Beti décrit, par ces illustrations, sa définition de lutte ou sa conception de vie politique qui n'est rien d'autre que son mode d'expression. (Ambroise Kom, p. 19) A. Kom le définit comme une obligation de stigmatisation des dirigeants du parti au pouvoir qui ont accepté de se faire l'instrument du désespoir d'un continent. La caricature expose donc en grandeur nature la laideur et la répugnance de ces prétendus garants de la justice sociale et du bien-être de la population. Ils sont ainsi dévalorisés par l'auteur qui ne voit en eux aucun engagement socio-politique, aucun espoir de changement. Bref, ils sont loin d'incarner l'idéologie d'une société juste et équitable. La caricature dans *TSTA* fait le procès des hommes politiques du régime en place qui n'ont que cure de l'intérêt collectif et même des chefs de l'opposition qui ne se limitent qu'à la rhétorique, sans action concrète véritable :

> « Quant aux chefs de l'opposition, ce sont des maîtres de la rhétorique de l'indignation et de la dénonciation, de vrais virtuoses pour qui, aucune figure de style n'a de secret. Coups de gueule contre coups de canon, fleurs de rhétorique contre fleurs de cimetière et autres pissenlits, c'est en somme l'éternel conflit du pot de terre contre le pot de fer… » (*TSTA*, p. 67)

> « La provocation ! D'abord tu es quoi ? Lui objecta un leader bien connu de l'opposition, celui dont on disait qu'il aurait pu organiser un congrès de son parti dans une cabine téléphonique, tant ses troupes étaient évanescentes sinon inexistantes. Oui, tu es quoi même ? Tu es journaliste ? Tu es leader politique ? Tu es quoi ? Tu fais quoi là même ? Au nom de quoi tu prends la parole ici ? » (*TSTA*, p. 69)

> « […] C'est le bruit que doit faire en Palestine ou en Algérie une voiture piégé bourrée d'explosif ; on ne sait alors qui remplit le plus les oreilles- de la déflagration proprement dite, ou du bon exécuté par la bâtisse voisine arrachant du sol fondations et murs porteurs et mêlant ses composantes dans les gigantesques écoulements. En effet l'énorme boum fut suivi d'une longue cascade de roulements secs. » (*TSTA*, p. 56)

Le système politique en place pousse le bouchon loin en faisant main basse sur les richesses du pays. Le pillage économique qui est le leitmotiv de la classe dirigeante, plonge les citoyens dans une précarité indescriptible où se mélangent incertitude et désespoir, agressivité, violence morale et physique. Cette situation crée une amertume dans l'esprit du lecteur, qui craint désormais ne pas voir le mal enrayé, mais le pays sombrer, de manière grotesque, dans la philosophie destructrice du régime en place.

3.2. Le grotesque

Mikhaël Bakhtine définit le grotesque comme « un rabaissement c'est-à-dire le transfert de tout ce qui est élevé, spirituel, idéal et abstrait sur le plan matériel et corporel, celui de la terre et du corps dans leur indissoluble unité ». (M Bakhtine, p. 29) Pour lui, le rabaissement grotesque est ambivalent, il est à la fois négation et affirmation. Il précipite non seulement vers le bas, dans le néant, dans la destruction absolue, mais aussi dans le bas productif où s'effectuent la conception et la nouvelle naissance, d'où tout croît à profusion (M. Bakhtine, p. 30). Le grotesque est cette figure qui articule les exigences du devenir, en passant par une libération à l'égard de toutes les formes établies et reconnues, mais désormais altérées, perverties. Il renvoie ainsi à un mode de comique modelant les traits de caractère jusqu'à les rendre étranges et grimaçants, réalisant ainsi un mélange entre l'étrange ou monstrueux, le satirique et le bouffon.

> « Je vais vous dire une chose : Vous en avez de la chance, comme vous n'imaginez même pas. Mais si, non seulement vous avez échappé de cet attentat, mais, par un hasard fou, j'ai quelque chose de très bien pour vous loger je viens juste d'en parler avec le bailleur qui m'a chargé de lui trouver des clients éventuels. Quelle coïncidence quand-même, un vrai miracle. Oui je sors tout juste de chez lui. Je le connais très bien, il sera ... quand il découvrira qui je lui amène. En plus, c'est donné croyez-moi. Pas plus de cent mille, il y'a même une piscine. Vous en avez une chance… quelle coïncidence, un vrai miracle. » (*TSTA*, p. 57)

Le grotesque est donc une figure qui fait rire par son apparence bizarre. Il renvoie au ridicule et à la l'absurde et est caractérisé par le goût du bizarre, du bouffon et de la caricature. Le grotesque est synonyme de bizarrerie, du ridicule, de l'extravagance d'une situation, d'un personnage de par son comportement ou de son apparence, comme en témoigne cette attitude des pompiers et des policiers dont la lenteur et la passivité à réagir ou à s'occuper des problèmes sociaux relevant de leurs compétences respectives, sont connues de tous :

> « Chose étonnante, le quartier fut aussitôt assourdi par les sirènes des voitures des pompiers institution dont la passivité était pourtant proverbiale, et envahi par les fourgonnettes de la police, réputées pour leur lenteur. Tout fut plongé dans une grande confusion. » (*TSTA*, p. 56)

Ces deux exemples décrivent l'étrangeté des évènements et du comportement des citoyens : « On courait, on grimpait aux murs, on dévalait les escaliers. On riait ici, on pleurait plus loin, sans plus de raison. » (*TSTA*, p. 58) La population n'est pas habituée à une telle promptitude de la part de ces deux institutions (police et sapeurs-pompiers) qui s'exhibent plutôt par des réactions contraires à celles que vit le peuple sous le fait de l'explosion de cet immeuble. Celles-ci ne sont jamais pressées à faire quoique ce soit, surtout au moment où on a le plus besoin d'elles. Cette situation est étrange et extravagante comme celle qui fait subitement de Zam, juste après l'explosion de son appartement,

Akofena
Revue Scientifique des Sciences du Langage, Lettres, Langues & Communication

ISSN-L 2706-6312/ E-ISSN 2708-0633 CC BY 4.0

propriétaire d'une villa, sans efforts, sans trop savoir comment et pourquoi : « C'est dingue ! s'exclamait sans arrêt Zamakwé, en faisant pour la millième fois le tour du propriétaire ayant toujours à ses basques Bebète apeurée et muette. C'est dingue, dingue… me voici devenu brusquement une espèce de Pacha. » (*TSTA*, pp. 58-59) Ces illustrations décrivent la grossièreté exacerbée des situations et des propositions de solutions faites aux victimes. Toutes ces manigances sont poussées à l'extrême. Le pouvoir en place use de tous les moyens pour faire taire toute personne pouvant susciter ou réveiller les consciences en pleine léthargie. Le grotesque des personnages et des évènements met à nu le ridicule dont fait montre le régime en place ainsi que leurs agents par l'entremise des machinations montées de toutes pièces. Tous les moyens pris et entrepris par l'État pour maintenir son hégémonie et son intimidation sur les personnages qui mettent à mal son autorité semblent grotesques, démesurés. Ces techniques de pression et de persuasion renvoient à l'absurdité, à la monstruosité de son fonctionnement qui tend à dissimuler les preuves de sa mauvaise façon de faire, de gérer les hommes et les richesses du pays, confortant ainsi l'auteur dans le titre de son roman *Trop de soleil tue l'amour* comme pour dire : trop de preuves, trop de suspicions, trop de démonstrations, trop d'arguments irréfutables quant à la mauvaise gestion des citoyens et des affaires du pays, entrainent la haine.

Conclusion

Tout compte fait, *Trop de soleil tue l'amour* est avant tout une fresque. Cette œuvre décrit ou présente le visage d'un univers qui vit une dérive et une déchéance sociales. C'est l'image de la perversion des dirigeants d'un régime politique autocratique quand elle n'en est pas la conséquence. Le roman *TSTA* présente des élites africaines constituées en une classe aliénée et aliénante. L'auteur fait la dénonciation d'une société post coloniale minée par la terreur, l'intimidation, le ridicule et l'absurdité. En plus de l'échec et de la désolation socio-politique et économique. Aussi, le refus des coups d'intimidation, des arrestations arbitraires, des dysfonctionnements socio-politiques, économiques et moraux et de la description caricaturale des évènements et du comportement des personnages exprime la dynamique langagière de la révolte forte présente dans notre texte d'analyse. En effet, Mongo Beti s'insurge contre l'ordre socio-politique dominant dans un univers qui ne prône que le pessimisme, la terreur et qui peine à s'arrimer à la modernité. Le but de notre analyse était de démontrer que la révolte, synonyme de refus, de contestation et de moquerie dans cette œuvre, se traduit aussi bien dans sa structure de surface que dans sa profondeur. Les faits sociaux que nous avons décryptés, les choix esthétiques et les modalités scripturaires élaborés par l'auteur du roman, le démontrent à suffisance. La révolte dans *TSTA* s'exprimant tant sur le plan de la forme que celui du fond.

Au regard de notre analyse, il apparaît que Mongo Beti tire à boulets rouge sur la classe dirigeante de l'univers du roman étudié. Il présente un bilan médiocre de ce pays postcolonial et fait la satire du comportement de ses dirigeants. Un comportement fait de félonie, de démissions, de compromission, d'intimidation, de barbaries et de tyrannie. C'est un pays qui a mal dans ses institutions, dans son administration, dans ses élites. Il est en panne dans sa gestion socio-politique et économique et est pris au piège d'un tourbillon

Akofena
Revue Scientifique des Sciences du Langage, Lettres, Langues & Communication

d'indéfinies contradictions, construites, voulues et entretenues par les suppôts locaux du néocolonialisme et leurs maîtres métropolitains. Mongo Beti fait une critique sans complaisance de cet univers qu'il réfute et se situe dans une idéologie progressiste, révolutionnaire et réformatrice qui confirme qu'il est un assoiffé du progrès, du changement et de l'évolution pour un monde plus juste et équitable. Par ailleurs, son refus de l'ordre social établi se cristallise dans une écriture virulente, agressive, à la tonalité acerbe et violente. Cette idéologie le définit comme le porte-parole des opprimés, des faibles, la voix sans-voix et le défenseur de la justice sociale (Alain Rouch, p. 61). Pour lui, le pouvoir s'est trompé de dépositaire pour échouer entre des mains moins méritantes et incapables. Il était donc temps que l'Afrique se réveille et que quelqu'un fasse quelque chose pour un éventuel changement.

Références bibliographiques

Aaron, P, Saint-Jacques, D), Vialou, A. (2010). Le Dictionnaire du littéraire, Paris : PUF.

Bakhtine (M). (1970). L'œuvre de François Rabelais et la culture populaire au moyen Âge et sous la renaissance, trad. franc de A. Robel, Paris : Gallimard.

Barbey d'Aurevilly, J. (1999). La littérature du Tabac et la blague en littérature, La Rochelle : Rumeur des Âges.

Barthes, R. et al. (1982). Littérature et réalité, Paris : Seuil.

Djiffack, A. (2000). Mongo Beti, la quête de la liberté, Paris : L'Harmattan.

Fontanier, P. (1997). « Les figures de discours », Paris : Flammarion.

Jarrety, M. (2001). Lexique des termes littéraires, Paris : Gallimard.

Kom, A. (2006). Mongo Beti parle, Testament d'un esprit rebelle, Paris : Hémisphères.

Méloné, T. (1961). Mongo Beti, L'homme et le destin, Paris : Présence Africaine.

Mongo Beti, cité par Kom, Ambroise. (1993). Mongo Beti 40 ans d'écriture, 60 ans de dissidence, n° 42, Université de Sherbrooke, Québec : Présence francophone.

Mongo Beti. (1994). L'Histoire du fou, Paris : Julliard.

Mongo Beti. (1999). Trop de soleil tue l'amour, Paris : Julliard.

Morier, H. (1961). Dictionnaire de la poétique et de la rhétorique, Paris : PUF.

Nouaga Njeukam, M. (juin-juillet 2008). L'écriture du refus dans l'histoire du de Mongo Beti, Paris : L'Harmattan dans Frédéric Mabenga, Interculturel francophonie n° 13.

Ousmane Barry, A. (2009). « Pour une sémiotique du discours littéraire post colonial d'Afrique francophone », Paris : L'Harmattan.

Akofena
Revue Scientifique des Sciences du Langage, Lettres, Langues & Communication

ISSN-L 2706-6312/ E-ISSN 2708-0633 CC BY 4.0